

2024

Pleuvoir des chiens et des chats

by erkan

- Mat, tu descends?

Le voilà.

Dans toute sa splendeur. Pieds nus, en t-shirt alors qu'il fait moins quinze dehors, le cheveu dans l'oeil, ébouriffé, pas coiffé, le jogging trop petit et troué, un manga à la main qu'il lit en ânonnant les marches, manquant se casser la figure à chacune d'entre elles.

Mat, c'est Mathieu, mon fils.

Mon petit amour dans la Lune.

- On va à l'école, là, tu sais. Et on est déjà en retard.

- Hein ? Quoi ? Ah ! Oui.

Et il se remet à lire.

Je sais que quand j'aurai réussi à l'en arracher, de son manga, il va le ranger dans son cartable. Il y retrouvera d'autres mangas, des morceaux de papier, des cailloux, des bouts de bois, des chiffons, des trucs - des affaires

d'école ? Oui. Aussi. Quelques unes. Pas toujours celles dont il aurait eu besoin pour faire ses devoirs hier ni toutes celles indispensables à sa journée d'école aujourd'hui, mais il y en a.

Pour les devoirs, ce n'est pas très grave qu'il n'ait pas tout puisqu'il ne les a de toute façon pas notés, ses devoirs. Il s'en souvient. Ou pas.

Pas, le plus souvent.

Ou pas les bons.

Il les fait au feeling. En fonction de ce dont il dispose et de l'humeur du moment. C'est dire si la maîtresse apprécie - nous la voyons en moyenne une fois par mois pour parler de ça.

La dernière fois, elle nous a dit :

- Mais, vous êtes conscients que je vous aurais vu en entretien ce trimestre plus que tous les autres parents de tous les autres enfants de la classe ?

Oui. Non.

J'ai dit :

- Vous nous appréciez donc tant que ça ?

Ça a jeté un froid.

- Tous les enfants sont un peu dans la Lune, disent les gens.

C'est faux.

Tous les enfants font des voyages là-haut, plus ou moins fréquents, c'est vrai. Des incursions. Mathieu en est un résident permanent. On aimerait qu'il soit un peu dans la Terre de temps en temps.

Mathieu a dix ans.

Dix ans dans la Lune, il a dû brûler le module d'alunissage en arrivant.

Comme nous sommes en retard, au lieu de mettre ses chaussures (dont il n'a pas la moindre idée de où elles peuvent bien être, et moi non plus, et ça me stresse), il se lance dans le récit du livre qu'il rêve d'écrire sur un jeune héros

loup-garou dans une école pour loups-garous défendant le bien. Tout en jouant avec ses chaussettes qui font des gants ou des projectiles d'enfer.

- Tu peux accélérer un peu, là ? On est vraiment en retard. Je déteste ça !

Je ne sais pas pourquoi je continue à lui répéter ça. Ça ne sert à rien. Ce n'est pas qu'il s'en fout, non. Au contraire. Il sent mon stress, mon angoisse. Derrière ma voix que je m'efforce de garder la plus calme possible, je suis sûr qu'il devine les journées chargées, le manque de sommeil, la pression au travail, la routine qui me bouffe...

Mat a toujours été une éponge à sentiments. Un radar. Je sais qu'il le sent, peut-être même plus encore que moi. Du coup, ça le rend triste pour moi. Alors, il se jette dans mes bras. C'est terrible de commencer par penser que nous n'avons pas le temps pour ça...

Bon.

Check-list.

Le câlin, c'est fait.

Les chaussettes aussi. Elles ne sont pas de la même couleur et je crois que l'une d'elles est en fait à sa mère, mais ce n'est pas grave. Les chaussures, il a fallu remonter en catastrophe dans sa chambre, elles étaient sous le lit.

On peut y aller ?

Je passe sur le manteau léger qu'il a choisi comme si on était en mai. Comme si je n'étais pas, moi, emmitouflé dans quatre épaisseurs avec écharpe, bonnet et gants en sus. Il me voit pourtant. Il croit quoi ? Pourquoi, d'après lui, me suis-je habillé comme ça ? Pour faire joli ?

Mieux vaut passer, on n'a plus le temps.

On n'a jamais le temps.

Et puis, Mathieu n'a jamais froid.

C'est dans ses tables de la loi, c'est comme ça. Le froid ? Connaît pas !

Des fois, je me dis qu'à force d'être tellement à côté du monde, il a réussi à le plier autour de lui, à le déformer, comme une sorte de trou noir d'un mètre quarante, le regard bleu dans le vague et toujours en mouvement. Autour de Mathieu, le froid est absorbé et à la surface de sa peau dorée et douce il ne fait jamais moins de vingt degrés.

Sauf qu'il ne ressort rien d'un trou noir alors que des paroles coulent de mon fils en quasi permanence. Rarement en rapport avec la situation autour. OK. Comparaison n'est pas raison, c'était pour dire.

- Il me rappelle quelqu'un, dit ma mère avec un grand sourire fier et un regard rieur en coin.

S'il y a du monde autour, elle enchaîne sur mes exploits au même âge. Comment elle me récupérerait à la sortie de l'école quand j'avais l'âge qu'a aujourd'hui mon fils :

- Les bras nus, et allez donc! Le blouson à la main, en plein hiver. Quand il l'avait avec lui, son blouson et pas oublié dans la classe ou perdu Dieu sait où. Ah! ça non, les chiens ne font pas des chats !

Oui, peut-être. C'est une façon de voir les choses. Même si je préférerais que nous soyons des chats. J'aime bien les chats. Beaucoup moins les chiens.

C'est amusant parce qu'à chaque fois qu'elle raconte ça, la liste de mes signes de résistance au froid s'allonge, enfle, grossit. Quand Mathieu entrera au lycée, je suppose que la légende familiale telle qu'elle la répand me verra aller à l'école en slip, pieds nus dans la neige et faisant bronzer mes petits camarades en plein mois de décembre par la seule irradiation chaude dégagée par mon corps quasi miraculeux.

Quelque chose comme ça.

- Mais avec ça, jamais malade !

C'est toujours le cas. Pour Mathieu comme pour moi - même si moi, je suis devenu plus sensible au froid. La saloperie du temps qui passe, si

effroyablement linéaire et constant qui vous rend frileux en vieillissant. Trou noir ou pas, ça, on ne le déforme pas.

Il empoigne sa trottinette.

(Qui pue, qui pète, qui prend ses roues pour des trompettes - gimmick entre nous, même hyper à la bourre. Ça nous fait marrer et la vie est trop grise pour rater une occasion de se marrer. Surtout avec ceux qu'on aime.)

- Tu n'oublies rien ?

- Ah zut ! j'ai pas fait mon lit !

- Ah ?

Je...

Heu...

Comment ?

- Bon, oublie le lit pour ce matin, tu n'as plus le temps.

Son lit ? Mais il n'y pense tellement jamais que j'ai arrêté de lui demander de le faire il y a plus de deux mois, maintenant - pourquoi Diable est-ce que c'est ça qui lui vient à l'esprit à ce moment-là ? Mystère...

Essayons de l'aiguiller dans la bonne direction :

- Mat, tu vas où là ?

Petit moment de réflexion. Il fronce les sourcils. Tout aux pérégrinations de son loup-garou, il a complètement oublié où nous étions censés aller. Il sait juste qu'il doit partir de la maison avec papa qui semble en colère pour...

Pourquoi, déjà ?

Si je lui annonçais, là, tout de suite, qu'on va au cinéma, ça ne le choquerait pas. Un matin de semaine à huit heures. Ben voyons...

Non, huit heures quinze - on est super à la bourre, bordel !

Mais ça y est, ça lui revient :

- A l'école ?

- Voilà. Et ?

- Mon cartable !

Voilà.

Sauf que voilà rien du tout, le cartable n'est pas là.

Ni dans l'entrée, ni dans l'escalier, ni dans la cuisine, le salon, pas même dans les toilettes.

Il n'est pas dans sa chambre.

Il n'a aucune raison d'être dans le garage, absolument aucune mais je vais voir quand même. Je m'y précipite, rouge, suant sous mon épais manteau, mon écharpe et mes gants à courir et à sentir le stress monter, envoyant des ondes de colère et de frustration à des kilomètres à la ronde.

Bordel ! Pourquoi lui ? Pourquoi moi ? Pourquoi là, maintenant ?

Mat perçoit ma rage, il en perd le nord, se met à chercher dans les tiroirs de la commode, comme si un rayon miniaturisant avait surgi de ses histoires pour lui jouer une mauvaise farce.

Je le sens mal à l'aise. Il arrête donc de chercher pour se mettre à jouer avec sa trottinette.

(Qui pue, qui... Ah la barbe, plus le temps !)

À quatre pattes, je regarde sous les lits, sous les canapés, dans la baignoire...

Je me dis au passage qu'il faut que je refasse son lit, bon sang ! Trois jours qu'il dort directement sur le matelas parce qu'à force de remuer la nuit, son draps du dessous est parti en boule dans un coin et que je n'y pense que quand je n'y peux rien.

Mais les chats ne font pas des chiens.

- Tu es sûr que tu l'avais hier soir ?

- Ben oui ! Comment j'ai fait mes devoirs, sinon ?

Imparable.

Vraiment ?

Je commence à avoir des doutes sur les devoirs et des remords sur ma flemme de la veille, crevé après ma journée au boulot, je n'ai pas vérifié, j'ai juste demandé :

- Tu as fait tes devoirs ?

- Oui, oui.

- Des choses à signer ?

- Non, non.

Je le connais, pourtant, ce ton. Oui, oui - mais c'est moi le pantin.

Je me suis encore fait avoir, je crois.

On regarde même dans le frigo.

Quand je cherche un truc, je regarde toujours dans le frigo.

J'avais quoi ? Vingt ans ? Par là. Il faisait chaud, je bouquinais dans le canapé, j'ai eu envie de manger un truc frais. En revenant, impossible de remettre la main sur mon bouquin. Impossible. J'ai retourné la maison tout en sachant que ça ne servait à rien. Qu'il ne POUVAIT PAS être loin - jusqu'à le chercher dans la salle de bains. Avec le sentiment de l'extrême cruauté du destin.

Le livre, je l'avais posé dans le frigo.

Je l'ai retrouvé le lendemain.

Toujours regarder dans le frigo !

Mais pas de cartable.

Même dans le frigo.

Alors je gueule, j'agite les bras.

- Nan mais tu te rends compte ? Pas de cartable, mais comment tu vas faire ? Je te préviens s'il faut tout racheter c'est sur ton argent de poche. Moi je m'en fous, c'est toi qui va te faire engueuler par la maîtresse...

La litanie des phrases inutiles qui ne me défoulent même plus, ne font qu'augmenter ma rage et mon stress.

Mat baisse la tête.

Il est au bord des larmes.

J'ai envie de le prendre dans mes bras, comme lui tout à l'heure avec moi. Parce que je sens son désespoir d'être comme ça, de vivre des moments comme ça, parce que je sais qu'il ne voudrait pas mais que c'est plus fort que lui.

J'ai envie mais je ne le fais pas. Je ne suis plus un enfant. Avec le temps, j'ai de plus en plus de mal à redescendre de mes énervements. L'adulte, l'éducateur à l'intérieur de moi rabâche que faire ça, ce serait abdiquer, reconnaître que c'est lui qui a gagné. Ne pas lui envoyer les bons signaux. Que si je ne le punis pas, il n'apprendra pas, il ne changera pas et ça me glace parce que je ne veux pas pour lui d'une vie comme ça.

Alors je fais le regard noir, je rouspète, je tempête - au Théâtre ce soir, l'irascible papa.

Bien sûr, ça ne ramène pas le cartable.

Et ça perd un temps fou.

Sûrement que dans quelques temps, une semaine, un mois, un an, je vais trouver cette anecdote à mourir de rire - j'irais même peut-être jusqu'à trouver ça mignon, ou attendrissant.

- C'est Mathieu, quoi ! Ah ! Ah ! Ah !

Avec de la tendresse dans la voix.

En attendant, je casserais bien un truc.

Plein de trucs.

Nom de Dieu, qu'est-ce que...

Tout à coup, ça me revient.

Pas le cartable, ce serait trop beau. Non, le message bizarre de Napoléon sur le répondeur, hier soir.

(Napoléon, c'est un copain de Mat. C'est moi qui l'appelle comme ça. Son vrai nom, c'est Paul-Léo Naga - ça fait le gars Na Paul-Léo.

Napoléon.

Je sais, c'est nul de se moquer des noms, surtout d'un pauvre gosse de même pas le tiers de mon âge et c'est affreusement tiré par les poils mais ça me fait marrer. Et je ne le fais qu'en privé.

Mat aussi, ça le fait marrer - du coup, entre nous, son pote, il l'appelle Louis XIV.)

Bref : le message.

- Allo ? C'est Paul. C'est pour dire que Mat doit arriver tôt à l'école parce que... (j'entends une voix derrière mais je ne comprends pas ce qu'elle dit)... Mais si j'ai dit bonjour, maman ! (une pause pendant laquelle il marmonne des trucs incompréhensibles puis se perd dans une histoire de "petit qui les a embêtés" avant de laisser passer un long silence.) Allo ? C'est moi qui l'a, c'était pour dire (on entend la mère : « c'est moi qui l'ai, on dit j'ai, pas j'a, alors : c'est moi qui l'ai »). Alors il doit être là pour que je le lui donne... Quoi ? Oui, j'arrive, maman !

Ça me frappe : et s'il parlait du cartable ?

- Quoi, papa ?

Mat me regarde. Je suis resté la bouche ouverte au milieu d'une phrase pleine de reproches.

- Attends, je dis. On a eu un message de Napoléon, hier. Sur le coup, je n'ai rien compris, mais là, je me demande si ce n'est pas lui qui a récupéré ton cartable.

- Louis XIV ?

- Oui. Ce serait lui qui a ton cartable.

- Le petit Paul a piqué le cartable de ton fils ?

Ça, c'est Alice, ma femme, la mère de Mat. Elle descend déjeuner.
Bisous.

- Tu as bien dormi ? Mat a perdu son cartable.
- Tu as regardé dans le frigo ?
- Bien sûr.
- Ah... Alors, c'est grave.
- C'est peut-être Napoléon qui l'a, il m'a appelé, hier soir mais je n'avais rien compris à son message.

- Tu sais que je n'aime pas quand tu l'appelles comme ça.
- Je sais.
- Un jour ça va t'échapper devant lui.
- Je sais.
- Il faut que vous y alliez, là, vous allez être en retard.
- Oui, on y va.

- Qu'est-ce que vous avez fait hier soir ? Vous êtes allés où ?

Mat réfléchit.

Puis son regard s'illumine.

- C'est le petit garçon. Il n'arrêtait pas de donner des coups de pieds dans mon cartable.

- Quel petit garçon ?
- Je ne sais pas. Un petit. Sa mère ne lui disait rien, en plus.
- D'accord, d'accord, attends. C'est un gamin que tu ne connais pas qui a ton cartable ?

- Non, je l'ai mis dans un arbre.
- Le gamin ?
- Mon cartable. Parce que ce soir, le gamin donnait des coups de pieds dedans.

- Hier soir, je le coupe (il fait tout le temps la confusion.)

- Oui. L'autre jour. Et sa mère ne lui dit rien et s'il casse quelque chose, tu vas me gronder. C'est pas moi.

Je ferme les yeux, une seconde.

- Mat. Où. Est. Ton. Cartable ?

- Il a dû rester dans l'arbre.

- Mais QUEL arbre ?

- Tu vois, le gros avec les branches où je grimpais quand j'étais petit ?

- Ton cartable est dans...

- Mais non. Laisse moi finir. Plus loin par là (il mime) tu as des buissons et...

- Dans le parc ?

- Oui ! Je viens de te le dire ! (lui aussi commence à s'énerver.)

- Non, tu m'as jamais parlé du parc...

- Où il y a des arbres d'après toi, sinon ?

(Là, ça va barrer en cacahuètes.)

- Du calme, mes amours, susurre Alice depuis la cuisine, du calme !

- Bon, si je résume : hier, tu es allé au parc jouer avec tes potes. Tu as mis ton cartable dans un arbre pour qu'il échappe à un gamin que tu ne connais pas. Tu l'as oublié là-bas en partant et c'est Napoléon qui l'a récupéré.

- Voilà ! C'était un petit, je ne pouvais pas le taper quand même !

- Oui. Non. C'est bien. On verra ça plus tard. On y va.

- Au parc ?

- Qu'est-ce que tu veux que...

- Papa ! Récupérer mon cartable !

A ce niveau, ce n'est plus du dialogue de sourds, c'est du dialogue de sourds-muets-manchots qui essayent de mimer leurs phrases après les avoir traduites en serbo-croate.

Mais on finit par s'entendre.

Je crois.

Au moins sur un truc : il faut y aller.

Enfin prêts.

On y va.

Il se pourrait même qu'on arrive à l'heure sans avoir à courir plus de la moitié du trajet.

Quand on veut, on peut ?

Non.

Aujourd'hui, c'est : quand on veut, il pleut.

À verses.

Même si on ne le veut pas.

Je me souviens que je l'ai vu à la météo, ce matin.

J'avais oublié - ce sont des choses qui arrivent. Je ne sais pas pourquoi je regarde la météo, ni pourquoi j'écoute les infos. Ça rentre par une oreille, ça ressort par l'autre, c'est brouillé par mes pensées éparses, la lente remontée le long du bol de thé depuis les abysses du sommeil vers la réalité. Cinq minutes après les avoir écoutées, j'ai tout oublié.

Donc, il pleut.

Raining cats & dogs - english spoken.

Et bien sûr, pas de parapluie, pas le temps de chercher - où est-ce que j'ai bien pu mettre ce fichu truc?

(Je ne l'ai pas vu dans le frigo.)

J'en achète deux ou trois chaque année que j'oublie dans le train, au restaurant, au boulot, au cinéma, chez des amis - bon, d'accord, on dirait mon fils, exactement ce que je lui reproche, les chats, les chiens... *Again...*

N'empêche que ça prouve au moins que j'ai une vie sociale et culturelle riche.

À défaut d'une tête.

Qu'y faire ?

Rien.

Tant pis.

Nous irons sous la pluie.

Au boulot, je sentirai le chien mouillé qui a bien transpiré.

C'est une belle journée... J'irais bien me coucher.

Mat marche devant, tête haute, tête nue, pensées perdues, pendant que la pluie s'amoncelle dans sa capuche sans qu'il ne s'en rende compte ni ne s'en soucie.

Dans son esprit, dans ses mots, dans sa vie, les élèves loups-garous défenseurs du bien ont chassé la pluie, effacé l'école, envoyé son cartable dans les poubelles de la mémoire.

Dans sa tête, il fait beau.

Le bien triomphe du mal.

Il parle comme il pleut et de l'eau nous coule le long du visage, lavant ma colère petit à petit. Je me mets à l'écouter. Je souris.

Des chats - et tant pis pour les chiens.

Je me dis que si son cartable est *vraiment* resté dans un arbre du parc, avec tout ce qui tombe il va être dans un état...

Et la maîtresse va faire une tête...

Elle va encore nous convoquer...

Ça y est, ça me fait sourire.

Allez, ça va, on a vu pire.

Sacré Mat !